

Une lettre de condoléances de Marcel Proust à Antoine Bibesco

Les archives de Philip Kolb conservées à la bibliothèque de l'université d'Illinois continuent de livrer leurs richesses¹. Une fiche bibliographique incomplète m'a permis, après quelques recherches supplémentaires, de retrouver une lettre de Marcel Proust au prince Antoine Bibesco publiée pour la première fois en 1971 dans une revue italienne. Bien qu'il ait connu indirectement l'existence de cette publication, Philip Kolb n'y a apparemment jamais eu accès car je n'en ai trouvé aucune autre trace, ni aucune citation directe ou indirecte de la lettre de Proust qu'elle contient dans les vingt et un volumes de la *Correspondance*. Cette lettre n'apparaît pas non plus dans les divers fichiers et dossiers assemblés par Kolb pour son travail d'édition de la correspondance de Proust, à l'exception de la citation partielle dans un fichier bibliographique qui recense les écrits de Proust publiés de son vivant et après sa mort.

Il s'agit d'un article de Horia Roman intitulé « Alla ricerca di un epistolario perduto. Una lettera inedita di Marcel Proust » paru dans le numéro de décembre 1971² de *La destra : rivista internazionale di cultura et politica*, revue publiée par Edizioni del Borghese de 1971 à 1976. Roman livre des réminiscences sur la communauté roumaine de Paris au temps de Proust, suivies de la reproduction intégrale d'une lettre autographe de huit pages de Marcel Proust adressée à Antoine Bibesco, datée du lundi 27 août 1917, dans laquelle Proust exprime ses condoléances après le suicide d'Emmanuel Bibesco, le frère d'Antoine, survenu le 22 août 1917 en Angleterre, près de Windsor³. La reproduction de la lettre montre que les pages de recto sont écrites dans le sens de la largeur, les pages de verso dans le sens de la longueur, selon la méthode habituelle de Proust. Chaque page manuscrite de la lettre est numérotée de sa main. Une traduction en italien a été ajoutée au bas de chaque page en petits caractères. Le texte original de la lettre n'a pas été retranscrit.

1. Je tiens à remercier le Research and Publication Committee de la bibliothèque de l'université d'Illinois à Urbana-Champaign.

2. P. 85-96.

3. Décès rapporté dans le *Times* du lundi 27 août 1917 (p. 9), dans *Le Figaro* du mardi 28 août 1917 (p. 3), dans le *Journal des débats* du mercredi 29 août 1917 (p. 4). Les obsèques eurent lieu le samedi 25 août à Londres.

La localisation de la lettre elle-même, que ce soit au moment de sa publication en 1971 ou aujourd'hui, est inconnue. Horia Roman note au début de son article qu'elle « repose depuis plus d'un demi-siècle dans un tiroir de souvenirs » mais ne précise pas où elle se trouve, à qui elle appartient ou comment il l'a obtenue. Il dit cependant avoir fréquenté Antoine Bibesco et son épouse dans leur propriété de Corcova en Roumanie.

Je trouve une trace de cette missive chez Paul Morand, qui a épinglé dans son journal intime¹ à la date du 13 mars 1975 une lettre de condoléances datée de la veille, envoyée par Antoine Blondin à la suite du décès récent d'Hélène Soutzo, l'épouse de Morand, le 26 février précédent. Antoine Blondin lui écrit : « [...] Je puis croire qu'elle [Hélène Soutzo] s'est absentée le jour même où je parlais d'elle avec une Roumaine incertaine, qui m'apportait une lettre de Marcel Proust à Antoine Bibesco, où il vous évoque à l'occasion de la disparition d'Emmanuel, en août 1917. Il s'agit d'une promenade en voiture. Les deux frères étaient derrière : "Cocher, allez à reculons pour que Marcel Proust et Paul Morand soient en avant." [...] »

La seule autre lettre connue de Marcel Proust à Antoine Bibesco et contemporaine de la mort d'Emmanuel Bibesco se trouve dans l'édition de Philip Kolb, qui la date de « peu après le 1^{er} » ou « peu après le 15 septembre 1917 »², se fondant sur les comptes rendus des déplacements d'Antoine Bibesco qu'il a relevés dans la presse de l'époque. Dans cette lettre, Proust revient sur les caractères respectifs des deux frères, les phases du chagrin et la vie d'Antoine en l'absence d'Emmanuel mais ne fait aucune mention de l'épisode de la voiture rapporté dans la lettre de *La destra*.

Deux indices me permettent de penser que la lettre qu'Antoine Blondin décrit à Paul Morand est la même que celle publiée par Horia Roman dans *La destra*. Tout d'abord, Antoine Blondin mentionne la date de la disparition d'Emmanuel Bibesco « en août 1917 », chose facile à faire même à plus de cinquante ans de distance puisque, une fois n'est pas coutume, Proust a inscrit la date exacte en tête de sa lettre. Surtout, Blondin parle d'une promenade en voiture à laquelle participait Paul Morand et cite la plaisanterie sur la marche arrière : « Cocher, allez à reculons pour que Marcel Proust et Paul Morand soient en avant. » Ce sont les termes exacts de Proust, à l'exception d'une virgule, ce qui semble indiquer que Blondin avait le texte de Proust sous les yeux ou fraîchement en mémoire lorsqu'il a rédigé sa missive à Paul Morand. Antoine Blondin ne dit pas ce qu'il est advenu de la lettre, si la « Roumaine incertaine » la lui a simplement montré ou la lui a donnée ou vendue. Piste éphémère : après cette mention en mars 1975, je perds de nouveau la trace de cette lettre.

Horia Roman note que la lettre qu'il présente ne fait pas partie des lettres de Proust publiées par Marthe³ et Antoine Bibesco⁴, excepté peut-être pour quelques fragments reconstitués de mémoire. Plutôt que de fragments, je pense qu'il s'agit d'un effet d'écho provoqué par la répétition de souvenirs sur les frères Bibesco que Proust évoque également dans deux autres lettres qu'il écrit à peu près au même moment à la princesse de Caraman-Chimay⁵ et à la princesse Marthe

1. Paul Morand, *Journal inutile*, t. II, 1973-1976, p. 462 (in *Les Cahiers de la NRF*, Paris, Gallimard, 2001).

2. *Corr.*, XVI, lettre 113, note 1, p. 225-226.

3. Princesse Marthe Bibesco, *Au bal avec Marcel Proust. Cahiers Marcel Proust n° 4*, Paris, Gallimard, 1928.

4. *Lettres de Marcel Proust à Bibesco*, préface de Thierry Maulnier. Lausanne, La Guilde du livre, 1949.

5. *Corr.*, XVI, lettre 105.

Bibesco¹. J’y retrouve en particulier l’épisode en voiture avec les questions de préséance et la plaisanterie sur la marche arrière, mais aussi des remarques sur la bonté et les prévenances d’Antoine Bibesco pour son frère malade, les bonnes nouvelles trompeuses transmises par Étienne de Beaumont, et le rappel de leurs excursions de 1903 pour visiter les églises et les châteaux d’Île-de-France.

Marthe Bibesco situe l’épisode de la voiture trop loin dans le passé, au temps de la jeunesse de Proust et des Bibesco mais elle retient les éléments essentiels de la plaisanterie. Au début du même ouvrage, elle indique avoir eu accès à la correspondance alors encore inédite de Proust et des frères Bibesco². Lorsqu’Antoine Bibesco publiera ces lettres, en 1949, il y joindra une lettre de Proust à madame de Caraman-Chimay, où l’écrivain évoque une troisième fois l’épisode de la voiture à reculons, mais en le situant dans un passé plus proche : « Et d’ailleurs il [Antoine] sait combien j’ai été touché de sa manière d’être avec son frère, le seul jour où j’ai vu celui-ci depuis qu’il était malade. » Si Marthe Bibesco a lu cette lettre en préparant *Au bal*, elle ne semble pas avoir remarqué le décalage temporel entre le récit de l’épisode qu’en fait Proust et la version qu’elle en donne.

Lundi 27 août 1917³

Cher Antoine

Je n’ai pas le courage de t’envoyer un télégramme qui serait ouvert et je veux me guider sur ton exemple et sur celui d’Emmanuel pour garder la pudeur dans le chagrin⁴. Cher Antoine il y a qq. mois le soir où j’avais été en voiture avec Emmanuel toi et Morand⁵, quand je fus rentré, Céleste me trouva dans ma chambre qui pleurais⁶. Comme elle se tourmentait, je ne pus lui dire // qu’une moitié de la vérité qui était que je pleurais d’attendrissement de ta gentillesse pour ton frère. Et si ce n’était pas tout, c’était du moins vrai. Le geste si doucement impérieux par lequel tu forças Emmanuel à rester au fond de la voiture en disant “les deux frères Bibesco se mettent au fond” est le plus noble geste de tendresse que je me rappelle avoir // vu et sa douceur remuait peut-être davantage chez toi si violent. Quelqu’un me parlait dernièrement de toute la gentillesse qu’Emmanuel avait eue pour toi autrefois, je répondis : “allez, c’est rendu maintenant”.

1. Cette lettre a disparu mais Marthe Bibesco en redonne quelques éléments dans ses souvenirs : « La première lettre que je reçus de Proust, après le 22 août 1917 est perdue. Elle fut égarée par l’égarement d’Antoine, à qui je l’envoyai aussitôt, ne sachant, pour soulager sa peine, qu’y ajouter la mienne et celle de leur ami. Mais ma mémoire a conservé intact un passage lumineux de cette lettre : Marcel m’y peignait – toujours comme se parlant à soi-même – une scène de leur commune jeunesse. C’était au commencement de la grande amitié. Après s’être rencontrés tard pour souper chez Larue, et leur conversation s’étant éternisée, les quatre amis n’avaient plus trouvé, pour les ramener chez eux, qu’un seul fiacre, le dernier fiacre, bien connu des noctambules. Ils le prirent d’assaut par les deux marchepieds, et il y eut lutte entre Emmanuel et Marcel Proust, à qui s’assoiraient sur la banquette, pour laisser à l’autre le fond de la voiture. Ce fut Marcel qui triompha et avec lui, le principe des préséances. Alors Emmanuel, vaincu, s’écria : “Cocher ! Allez à reculons pour que Marcel Proust soit devant ! [...]” Lue à travers les larmes, envoyée à Antoine, et jamais relue, je n’ai gardé de cette lettre égarée que le souvenir de la scène dans la voiture. Une seconde lettre vint me rappeler ce que la première contenait de désespoir. Elle répondait à la mienne, où je priais Marcel Proust d’écrire à Antoine le plus souvent qu’il le pourrait, pour donner au frère survivant le sentiment salutaire de n’être pas seul à souffrir. Je lui disais aussi que j’avais envoyé sa lettre à Antoine parce qu’elle m’avait rendu Emmanuel si vivant. En réponse, Marcel Proust m’écrivit : [M. Bibesco insère ici le texte de la lettre 118] », *Au Bal avec Marcel Proust, op. cit.*, p. 139-141.

2. *Ibid.*, p. 10.

3. Date inscrite par Marcel Proust.

4. Allusion au décès du prince Emmanuel Bibesco, frère aîné d’Antoine Bibesco, le 22 août 1917.

5. Cette sortie eut probablement lieu en avril 1917 pendant un séjour à Paris d’Emmanuel Bibesco du 6 au 12 avril 1917. Cf. Paul Morand, *Journal d’un attaché d’ambassade 1916-1917*, Paris, La Table ronde, 1949, p. 224, p. 227 et p. 230.

6. Cf. Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, Paris, Laffont, 1973, p. 270-272. C. Albaret évoque ses conversations avec Proust au moment de la mort d’Emmanuel Bibesco. Elle offre sa propre version de la scène en voiture, sans la plaisanterie finale sur la marche arrière.

Jusqu'au jour où ma mémoire s'effacera entièrement je me rappellerai toujours Emmanuel <(dans cette voiture)> que je ne voyais pas parce qu'il était dans l'ombre et que par piété pour son désir, je détournais la tête pour ne pas le voir, craignant de le perdre si je le regardais comme Eurydice¹; je // [me] rappellerai que pareil à ce qu'il fut toujours, [les] seules paroles qu'il dit furent si ingénieuse[]² spirituelles et gentilles quand il dit : "Cocher, allez à reculons, pour que Marcel Proust et Paul Morand soient en avant". C'est pour moi la dernière image et elle est bien belle. J'ai été avec Emmanuel dans tous les véhicules possibles, dans cette auto, dans le wagon qui nous emmenait à Laon, dans la voiture à cheval qui nous conduisit de Laon à Coucy en // passant par toutes les églises³, car Emmanuel connaissait la France dans ses moindres détails non seulement comme un archéologue mais comme un cocher. Tu ne sais pas peut-être toutes les heures que nous avons passées ensemble, rue du C^t Marchand⁴, car tu étais absent à ce moment là⁵. Coucy n'existe plus⁶, Laon n'existe peut-être plus⁷, mais c'est quand quelque chose de plus irréparable est détruit qu'on // sent combien peu de chose est la mort des Cathédrales⁸. Cher Antoine jamais je ne te demandais de nouvelles d'Emmanuel parce que je sentais que tu aimais mieux que ce fut⁹ ainsi, et je n'en demandais pas aux autres parce qu'il me semblait qu'indirectement c'était encore aller à l'encontre de ton désir. Par une ironie cruelle, il y a huit jours on m'en donna spontanément d'// excellentes (Beaumont¹⁰ avec qui il avait visité une église). J'en fus heureux, mais mon pressentiment restait plus sombre. Cher Antoine, je ne sais combien de temps mettra ta douleur à devenir supportable. La séparation de deux frères comme il n'en a jamais existé deux autres, est une chose trop horrible, pour que de bien longtemps la compagnie du souvenir de celui qui n'est plus puisse être pour le // malheureux survivant, autre chose que le plus atroce, le plus physique des supplices, l'élargissement à chaque fois du vide laissé par celui qui n'est plus et qu'on revoit, qu'on appelle qui ne vient [] sans lequel on ne peut vivre. Mais cher [An]toine le jour où ta douleur aura pu, (si lentement hélas pour ton pauvre cœur qui en attendant à¹¹ toutes les angoisses à souffrir), passer à l'état de chagrin inconsolable et doux, quel bien tu ressentiras d'avoir donné maternellement plusieurs années de ta vie ; tout entières à soigner celui qui à cause de tout ce que vous avez été l'un pour l'autre changera tes souffrances en bénédiction. J'embrasse tes mains si bonnes pour lui. Marcel

Cette lettre redécouverte de Proust à Bibesco, dont la reproduction intégrale dans la revue assure l'authenticité, ajoute un point de repère dans la chronologie

1. H. Roman explique dans son article qu'Emmanuel Bibesco souffrait d'une paralysie faciale qui déformait le côté gauche de son visage. C. Albaret, de son côté, rapporte les propos suivants de Proust : « Je n'ai eu que le profil d'Emmanuel, et j'ai compris que Antoine avait voulu épargner à son frère que je le vois diminué et enlaidi ; car l'autre côté du visage était celui tordu par la paralysie. » *Monsieur Proust, op. cit.*, p. 272.

2. Le coin supérieur gauche de la page 4 manque sur la reproduction donnée dans la revue, peut-être déchiré, masqué ou effacé, supprimant les premières lettres des trois premières lignes de cette page.

3. Souvenir des visites des églises d'Île-de-France en avril (10-21?) 1903 en compagnie d'Emmanuel et Antoine Bibesco, Georges de Lauris, François de Pâris, Lucien Henraux, etc.

4. Les annuaires *Tout-Paris* de 1908 à 1912 indiquent que les deux frères habitaient au 9, rue du Commandant Marchand (XVI^e arrondissement). En 1913, Antoine réside encore à cette adresse, tandis qu'Emmanuel est recensé au 14, rue Vineuse. Dans l'annuaire de 1918, Antoine Bibesco habite au 20, rue Vineuse.

5. Antoine Bibesco était attaché à la légation de Roumanie à Londres depuis 1904.

6. Coucy se situe à 25 km à l'ouest de Laon. La ville fut occupée par les troupes allemandes pendant la Première Guerre mondiale, de la retraite de Charleroi (25-30 août 1914) au 5 septembre 1918. En mars 1917, les Allemands firent sauter le château et son donjon qui constituait « un observatoire dangereux » (*Larousse du XX^e siècle*, t. II, p. 518).

7. Laon, chef-lieu de l'Aisne, se trouve à 150 km au nord-est de Paris. Les troupes allemandes occupèrent la ville dès septembre 1914 et ne s'en retirèrent qu'en octobre 1918 (*Larousse du XX^e siècle*, t. IV, p. 338).

8. Allusion directe à l'article de Proust, « La mort des cathédrales » paru dans *Le Figaro* du 16 août 1904, au moment de la séparation de l'Église et de l'État. Proust fait peut-être aussi allusion aux bombardements de plusieurs cathédrales qui suscitèrent de vives réactions dans la presse, comme les articles d'Anatole France dans *La Guerre sociale* du 22 septembre 1914 à propos de Reims ou dans le *Journal des débats* du 17 janvier 1915 à propos de Soissons. Laon possède une cathédrale des XIII^e et XIV^e siècles.

9. [Sic].

10. Le comte Étienne de Beaumont (1883-1956).

11. [Sic].

de la correspondance proustienne. La date précise fournie par la lettre m'amène à remettre en question les datations suggérées par Philip Kolb dans son édition pour sept des lettres qui suivent la mort d'Emmanuel Bibesco en août 1917 : lettres 105, 106, 108, 109, 110, 113 et 118.

Lettre 105 à madame de Caraman-Chimay. Kolb date cette lettre du 23 août, lendemain de la mort d'Emmanuel Bibesco, ce qui me paraît trop tôt pour une réaction à un décès survenu outre-Manche. J'interprète la phrase suivante de Proust dans la lettre de *La destra* « Je n'ai pas le courage de t'envoyer un télégramme qui serait ouvert et je veux me guider sur ton exemple et sur celui d'Emmanuel pour garder la pudeur dans le chagrin », comme le signe que Bibesco ne lui a pas communiqué la mauvaise nouvelle par télégramme ou par téléphone¹ mais plus probablement par courrier, qui aurait mis quelques jours à venir d'Angleterre.

En outre, Proust commence sa lettre à madame de Caraman-Chimay par ces mots : « Princesse, Je n'écris pas bien facilement, à cause de mes mauvais yeux. Et j'ai usé ce que j'avais de vue pour Antoine », ce qui indique clairement qu'il a déjà écrit à Antoine, et ce qui repousse donc la lettre 105 *après le 27 août 1917*, date de la nouvelle lettre.

Lettre 106 à Lucien Daudet. Proust écrit : « Mon cher petit, comme tu as la spécialité de ne pas avoir mes lettres, peut-être n'as-tu pas reçu celle où je te disais mon émotion d'avoir compris, après coup, que quelqu'un qui m'avait parlé de toi avec une tendresse véritablement infinie, chez M^{lle} Gross, était le fils de Léon. » Proust a donc envoyé une première lettre à Lucien Daudet après la soirée du 20 août 1917 chez Valentine Gross, que Daudet n'a peut-être pas reçue. Il doit s'écouler plusieurs jours avant que Proust lui envoie la lettre 106, ce qui rend peu probable que Proust l'ait écrite dès le 23 août, comme le suppose Philip Kolb. Proust écrit aussi « J'ai eu un grand chagrin de la mort d'Emmanuel Bibesco », une seule phrase qu'il place en toute fin de lettre et qui évoque un chagrin déjà ancien, par contraste avec le langage que Proust emploie dans les lettres envoyées au moment du décès. Cette lettre ne peut donc pas dater du 23 août 1917. Je la situe plusieurs semaines après le décès d'Emmanuel Bibesco, lorsque sa douleur s'est estompée. Des informations supplémentaires sur les déplacements et permissions de Lucien Daudet et de Reynaldo Hahn, dont il est aussi question dans cette lettre, permettraient peut-être d'affiner cette redatation.

Lettre 107 à madame de Caraman-Chimay. Cette lettre continue l'échange avec la princesse commencé avec la lettre 105. Si la lettre 105 date d'après le 27 août 1917 et si je compte un intervalle de quelques jours pour que la lettre de M^{me} de Caraman-Chimay arrive chez Proust, sa réponse, la lettre 107, doit dater des premiers jours de septembre 1917. La venue prochaine à Paris d'Antoine Bibesco dont il est question dans cette lettre doit se rapporter non au voyage de la fin d'août suggéré par la notice du *Figaro* du 1^{er} septembre « M. le prince A. Bibesco, à Londres », mais à celui effectué avant le 15 septembre (voir lettre 113, note 4).

Lettre 108 à madame Soutzo. Kolb base sa datation sur la lettre 106 à Lucien Daudet qu'il date du 23 août mais que je repousse de plusieurs semaines, et sur la lettre 110, dont la datation du dîner au Ritz est douteuse (voir ci-dessous).

Dans la note 6, Kolb interprète la phrase de Proust « Ce dîner avec vous m'aurait plu infiniment, surtout Foyot que je ne connais pas mais dont l'éloignement

1. Proust n'avait pas le téléphone chez lui, comme l'indique la lettre 108 : « Céleste a couru vous téléphoner. »

m'aurait procuré le charme d'un petit voyage avec vous » comme l'indication que les convives devaient se réunir au Ritz chez la princesse Soutzo avant de se rendre au restaurant au croisement des rues de Vaugirard et de Tournon, sur la rive gauche. De là, il conclut que ce rassemblement au Ritz correspond au dîner au Ritz organisé par M^{me} Soutzo et auquel est conviée M^{me} Scheikévitch, comme l'évoque la lettre 110, dîner auquel Proust n'assistera pas.

Le « petit voyage » pourrait tout aussi bien signifier que la princesse Soutzo avait prévu de passer prendre Proust chez lui avant de se rendre chez Foyot. Ceci expliquerait alors la rencontre entre Céleste Albaret et Paul Morand, si Soutzo et Morand, n'ayant pas reçu de réponse de Proust à leur invitation à dîner, Proust ne l'ayant trouvée qu'à son réveil à huit heures moins vingt, étaient passés chez Proust pour se renseigner : « Céleste a couru vous téléphoner, vous étiez sortie a-t-on répondu à l'hôtel, et il paraît qu'en montant elle a rencontré Morand qui a pu se charger de vous présenter mes excuses. »

La mention de la mort d'Emmanuel Bibesco rend cette lettre postérieure à celle du 27 août à Antoine Bibesco, je la situe donc entre le 28 août et avant la mi-septembre. Paul Morand, qui a le premier publié cette lettre dans *Le Visiteur du soir*¹, la date de « 1917 probablement 30 août », ce qui me paraît vraisemblable.

Lettre 109 à madame Soutzo. Rien dans cette lettre n'indique de manière certaine qu'elle suit la lettre 108. Si, toutefois, Proust se réfère au dîner manqué chez Foyot de la lettre 108 ou au dîner manqué au Ritz de la lettre 110 lorsqu'il écrit « j'ai été navré pour hier », alors cette lettre ne peut pas dater du 25 août 1917 comme le suggère Philip Kolb mais se situe aussi entre le 29 août et la mi-septembre.

Lettre 110 à madame Scheikévitch. Philip Kolb a retranscrit la date du 28 août 1917 donnée dans la première édition de cette lettre². En l'absence de fac-similé de cette lettre, il n'est pas possible de vérifier si cette date a été inscrite par Proust ou restituée plus tard par l'éditeur. Je pense cependant que cette date est plausible.

Tout d'abord, concernant des nouvelles, Proust écrit à M^{me} Scheikévitch, au sujet de nouvelles récentes de la santé d'Emmanuel Bibesco, « j'étais étonné il n'y a pas huit jours, de l'optimisme de Brancovan et de Beaumont », intervalle de temps qui correspond au passage suivant de la lettre de *La destra* : « Par une ironie cruelle, il y a huit jours on m'en donna spontanément d'excellentes (Beaumont avec qui il avait visité une église) » et qui indique bien que ces deux lettres ont été écrites dans un laps de temps très court, l'une du 27 août, l'autre certainement du 28.

Proust mentionne également la mort de Ricardo de Madrazo, peintre espagnol : « Monsieur [Raymond] de Madrazo a perdu son frère, on était très inquiet d'avoir à le lui annoncer, à cause de son grave état de santé. » Proust semble déjà bien renseigné sur ce décès et sur le dilemme qu'il pose à la famille du frère du défunt, le jour même où cette nouvelle paraît en France, dans *Le Figaro* du 28 août. Ricardo de Madrazo était décédé le 18 août 1917 à Madrid³ et Proust devait déjà avoir appris la nouvelle par Reynaldo Hahn ou sa sœur Maria, qui avait épousé Raymond de Madrazo.

1. Paul Morand, *Le Visiteur du soir* suivi de *Quarante-cinq lettres inédites de Marcel Proust*, Genève, La Palatine, 1949, p. 59.

2. Marcel Proust, *Lettres à madame Scheikévitch*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1928, p. 81.

3. José Manuel Arnáiz, *Cien años de pintura en España y Portugal (1830-1930)*, Madrid, Ediciones Antiquaria, 1991, t. 5, p. 104.